

ROBERT LITTELL

UNE BELLE SALOPERIE

ROMAN



éditions
BakerStreet

Une belle saloperie

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Philby, portrait de l'espion en jeune homme*, Éditions Baker Street, 2011. Points, 2012.
- L'Hirondelle avant l'orage : le poète et le dictateur*, Éditions Baker Street, 2009. Points, 2010.
- Légendes*, Flammarion, 2005. J'ai lu, 2007.
- La Compagnie : le grand roman de la CIA*, Buchet/Chastel, 2003. Points, 2004.
- Le Fil rouge*, Denoël, 1999. Folio, 2001.
- Les Enfants d'Abraham*, Denoël, 1998. Folio, 2000.
- Le Sphinx de Sibérie*, Denoël, 1994. Folio, 1996.
- Ombres rouges*, Denoël, 1992. Folio, 1999.
- Un espion d'hier et de demain*, Julliard, 1991. Points, 2011.
- Les Larmes des choses*, Julliard, 1989.
- Les Sœurs*, Presses de la Cité, 1985. Points, 2011.
- L'Amateur*, Presses de la Cité, 1982. 10/18, 1988. J'ai lu, 2005.
- Le Transfuge*, Presses de la Cité, 1980. 10/18, 1988. Points, 2010.
- Mère Russie*, Presses de la Cité, 1978. 10/18, 1985. Points, 2011.
- Le Cercle Octobre*, Presses de la Cité, 1976. 10/18, 1985.
- Coup de barre*, Presses de la Cité, 1974. 10/18, 1988.
- La Boucle*, Presses de la Cité, 1973. 10/18, 1983. J'ai lu, 2006 (paru sous le titre *La Défection de A.J. Lewinter*).

Document

- Conversations avec Shimon Peres*, Denoël, 1997. Folio, 1998.

Robert Littell

Une belle saloperie

Roman

*traduit de l'américain
par Cécile Arnaud*

Éditions Baker Street

Ouvrage publié
sous la direction de Cynthia Liebow

Titre original :
A Nasty Piece of Work

© Robert Littell, 2013

Pour la traduction française :
© Éditions Baker Street, 2013
(Première édition mondiale)

ISBN : 978-2-917559-27-7

Éditeur américain :
St. Martin's Press, New York
(À paraître)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Principaux personnages de ce livre :

Lemuel Gunn, ancien enquêteur à la brigade criminelle du New Jersey, devenu espion de la CIA, devenu détective privé, qui a posé sa plaque sur une caravane tout alu (utilisée par Douglas Fairbanks Jr. quand il tournait *Le Prisonnier de Zenda*), garée à Hatch, au Nouveau-Mexique. Psychologiquement parlant, il existe une forte probabilité que Gunn soit né dans le mauvais siècle.

Ornella Neppi, marionnettiste, garante de caution judiciaire et comtesse aux pieds nus d'une trentaine d'années, tout juste assez vêtue pour éviter de se faire arrêter pour exhibitionnisme. Elle se présente à la caravane de Gunn avec le fol espoir qu'il l'aidera à sortir du pétrin, d'où son soulagement quand il accepte, pour quatre-vingt-quinze dollars la journée plus les frais, de tenter le coup.

Emilio Gava, la cause du pétrin dans lequel se trouve Ornella Neppi, arrêté au moment où il achetait de la cocaïne à Las Cruces, au Nouveau-Mexique. Il est peut-être en train de violer sa libération sous caution – caution fournie par Ornella. Curieusement, il semble n'exister aucune photo de lui.

France-Marie, la comptable québécoise divorcée qui gère les comptes de Gunn, mais ne comprend pas la musique que font les hommes et refuse de jouer les deuxièmes violons.

Kubra Ziayee, l'orpheline afghane que Gunn a adoptée quand il était en poste à Kaboul. Son certificat de nationalité américaine porte le nom de Ziayee, mais elle s'est inscrite aux cours d'un institut universitaire californien sous celui de Gunn, ce qui a chatouillé aux larmes son père adoptif.

Charlie Coffin, un voyeur de type européen au crâne de plus en plus dégarni, qui a décidé qu'il était temps pour Mahomet de venir à la montagne. Il a suffisamment d'expérience du terrain pour se figer quand on lui fourre un coton-tige dans l'oreille.

Une douzaine d'autres personnages complètent la distribution : divers officiers de police, journalistes, vigiles, concierges, joueurs de poker, barmen, agents du FBI, secrétaires et secrétaires de secrétaires, avocats, quincailliers de père en fils, coiffeuses, proctologues de casino et mafieux du Nevada qui les emploient.

Il y a des choses qu'on réussit du premier coup. Moi, c'était à couper des mèches pour piéger les kalachnikovs expédiées à des combattants islamiques indépendants en quête d'un djihad commode. C'était à échanger discrètement des messages avec un intermédiaire dans le bazar de Peshawar. Pour d'autres choses, rien à faire : on a beau recommencer cent fois, on n'y arrive pas mieux. Ce qui explique, je suppose, pourquoi je ne sais toujours pas préparer des œufs sur le plat sans casser le jaune. Pourquoi je refuse de laisser des messages après le bip. Pourquoi je porte la bonne vieille Bulova à remontage manuel de mon père, plutôt qu'une de ces montres automatiques dernier cri. Pourquoi je repousse le moment de m'attaquer au formulaire 1040 des impôts jusqu'à ce que la comptable québécoise divorcée de Las Cruces vienne me tenir la main. Ma hantise de la semaine, c'est de vérifier le relevé de compte mensuel que m'envoie la caisse d'épargne de Las Cruces, là-bas sur la nationale 25. Il m'arrive souvent de rêver que

cet engouement pour le carré de plastique à crédit intégré, avec son système du « achetez maintenant, payez plus tard », est comme la longueur de jupe de l'année, et que les adultes consentants finiront forcément par revenir à la raison et au confort palpable du paiement au comptant. Un jour je commis l'erreur de partager ce fantasme avec ma comptable, mais elle se contenta de se retourner dans mon lit et me dispensa une petite leçon sur la façon dont le crédit savonne la planche économique. J'en profitai alors pour lui ressortir la perle de Will Rogers que j'avais pêchée dans *l'Albuquerque Times Herald* et mise de côté précisément pour ce genre d'occasion, comme quoi l'avis d'un économiste valait sans doute autant qu'un autre. France-Marie ne put rien dire d'autre que *touché*. Fidèle à elle-même, elle le prononça avec l'accent québécois.

Mon autre cauchemar, puisqu'on en parle, c'est la vidange des fosses septiques. Mais quand on vit dans une caravane, ce qui est mon cas, on doit bien finir par s'y coller un jour. J'avais tant tardé qu'on entendait distinctement d'immondes gargouillis dans les entrailles d'*Il était un toit* chaque fois que quelqu'un allait aux toilettes. Avec ça, difficile de s'endormir, et plus encore de rester endormi une fois endormi quand la comptable de Las Cruces s'invitait pour la nuit. Si bien que je m'étais enfin résolu à brancher le tuyau aux canalisations d'égout du camping et, à l'aide d'une clé universelle empruntée à un voisin, cinq mobile homes plus loin, j'avais mis en route ma pompe autoamorçante toute neuve. Quand la fosse s'était vidée en glougloutant, j'avais refermé la canalisation et décroché le tuyau. Après avoir émergé en rampant de sous

ma caravane, j'avais traversé six carrés de jardin pour aller rendre la clé à son propriétaire, puis j'étais revenu par la rue pour prendre *l'Albuquerque Times Herald* du vendredi, ainsi que la pile de prospectus entassés dans ma boîte aux lettres. Je jetais un coup d'œil à la une – il était question de sénateurs républicains soutenant la construction d'un bouclier antimissiles pour protéger l'Amérique d'une attaque russe improbable – lorsque je remarquai les empreintes de pas dans le sable. Quelqu'un avait descendu le sentier allant de la rue à ma porte. Les empreintes étaient légères, à la surface du chemin sablonneux, comme si elles avaient été laissées par un poids plume, et tournées vers l'extérieur, ce qui faisait penser à une démarche de danseur. En arrivant devant *Il était un toit*, je dézinguai un vol d'insectes kamikazes et, plissant les yeux face à l'impitoyable soleil du Nouveau-Mexique, j'entraperçus une paire de chevilles nues et bien galbées.

Chevilles que je saluai respectueusement. « Vous devez être Vendredi », dis-je.

La voix attachée aux chevilles se révéla un contralto rauque, semblant épuisé après plusieurs heures de gammes. « Pourquoi vendredi ? » demanda-t-elle.

Je dus hausser les épaules, ce que je fais d'habitude quand une de mes blagues passe au-dessus de la tête de la personne à qui elle est destinée. « C'est comme ça que Robinson Crusoe rencontre le visiteur sur son île : il découvre des empreintes de pas dans le sable de la plage. Il le surnomme Vendredi parce que ça se passe ce jour-là. Aujourd'hui, on est vendredi. Robinson Crusoe ? Daniel Defoe ? Ça vous dit quelque chose ? »

Elle me gratifia d'un sourire infime, dénué de toute trace de joie.

« Appelez-moi Vendredi si ça vous chante. Je cherche un M. Lemuel Gunn. »

J'arborais encore ma panoplie de vidangeur de fosse septique, une vieille combinaison de mécano qui n'était plus blanche depuis longtemps et qui, pour ne rien arranger, avait rétréci au lavage. Je dansai d'un pied sur l'autre un peu trop gauchement à mon goût. Il paraît que j'ai de bons réflexes dans ce qu'on appelle élégamment le combat rapproché, mais avec les femmes j'ai tendance à perdre mes moyens. Clignant de nouveau des paupières à cause du soleil, je commençai à voir à quoi elle ressemblait. Encore proche de la trentaine, sinon du mauvais côté, la comtesse aux pieds nus était grande pour une femme puisqu'elle frôlait le mètre quatre-vingts. Deux sandales plates, de la taille de chaloupes, se balançaient à son index, et un volumineux sac à dos en tissu d'astronaute argenté pendait d'une ravissante épaule. Elle avait les pommettes saillantes, un nez présentable quoique légèrement désaxé, les dents du bonheur et de fines rides d'expression autour des yeux et de la bouche. Elle avait les yeux d'un vert d'algue et enfoncés dans les orbites, le regard grave, et elle cillait à peu près autant que le Sphinx. Ses lèvres sortaient tout droit d'un roman de Scott Fitzgerald, ovales, humides et à peine entrouvertes en une incertitude permanente. Tout est perplexité, comme nous le disait autrefois M. Yul Brynner six soirées par semaine et le samedi en matinée. Elle avait les cheveux courts et raides et noirs et ramenés derrière les oreilles. Elle n'était pas ma-

quillée, ou alors ça ne se voyait pas. Il n’y avait pas de bague à ses doigts, pas de bracelet à ses poignets, pas de collier à son cou qu’elle avait emprunté à un cygne. Prenez-moi telle que je suis, semblait-elle dire. Emballage minimum, juste suffisant pour éviter de se faire arrêter pour exhibitionnisme quoique, à y regarder de plus près, elle frisait la limite légale. Elle était vêtue d’une jupe arrivant juste au-dessus du genou, dans un tissu fin au joli motif fleuri, et d’un chemisier sans manches, couleur de beurre, qui dévoilait une bande de ventre. La jupe et le chemisier semblaient réagir à un courant d’air, un souffle de vent que je ne sentais pas sur ma peau. Cette brise intime plaquait la jupe contre sa longue cuisse souple, et le chemisier contre son torse, laissant apparaître quelques maigres côtelettes et le bout d’un sein.

Une chance, il pointait dans ma direction.

Dans l’état de faillite qui était le mien – sur le plan des sentiments, s’entend, pas d’épargne, ma relation avec la comptable de Las Cruces se hâtant d’aller nulle part – elle me faisait l’effet de la proverbiale bouffée d’oxygène, qui ravivait le souvenir de passions passées. J’avais vécu deux ou trois épisodes désagréables avec des femmes dans les quatorze mois qui avaient suivi mon licenciement. Une fois, j’avais même été incapable de finir ce que j’avais commencé, une expérience nouvelle pour moi et assez terrifiante. En cet instant, pour la première fois depuis longtemps, je savourai le plaisir d’imaginer le corps sous le tissu drapé par-dessus. Pour la première fois depuis longtemps, je sentis que je n’aurais aucun mal à me mettre au garde-à-vous.

Elle supporta mon examen en silence, puis secoua la tête avec impatience. « Alors, le dénommé Lemuel Gunn, c'est vous ou pas vous ? »

Je m'entendis faire la réponse facile et m'en voulus. « Désolé, ma belle, si c'est pour les étrennes, j'ai déjà donné.

— Sans vouloir vous vexer, vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a grand-chose à donner. »

La conversation s'était mal engagée et elle le savait. Tentant de la remettre sur de bons rails, elle puisa au fond d'une âme manifestement tourmentée ce qu'un autre que moi aurait pu prendre pour un sourire. Mais rien n'échappe au regard pénétrant de Lemuel Gunn, le fin limier. Qui d'autre, se retrouvant pour la première fois face à une superbe comtesse aux pieds nus, aurait remarqué qu'elle ne se vernissait pas les ongles des orteils ? Ne les rongait pas non plus.

« Que faites-vous dans la vie, Vendredi ?

— Ce n'est pas demain la veille que vous le devinerez. »

Sans battre des paupières, elle me regarda examiner sa poitrine. Ce n'étaient pas des décorations que je cherchais. « Vous n'êtes pas assez maigre pour être une de ces mannequins de mode et pas assez épaisse pour être une catcheuse. Je donne ma langue au chat.

— Je suis garante de caution judiciaire. Je m'appelle Neppi. Ornella Neppi. »

Je lui adressai un de mes petits sourires entendus, qui avaient déjà fait leurs preuves dans des situations comme celle-là. « Quelque chose me dit qu'une autre vérité se cache derrière cette rangée de dents très blanches.

— Non. Enfin si, c'est vrai. En fait, je suis garante de caution par intérim. Je remplace mon oncle à Las Cruces. Il est en convalescence après s'être fait opérer d'un ulcère. Il craignait que la concurrence n'en profite pour glisser un pied dans la porte du tribunal, et m'a donc demandé de défendre son territoire. »

La chaleur était accablante. Je désignai d'un mouvement de tête la porte moustiquaire de la caravane. Elle la regarda puis me regarda, en tentant de deviner si mes intentions étaient honnêtes. (Je me demande comment elle aurait pu le savoir, vu que je ne le savais pas moi-même.) Elle dut parvenir à une conclusion puisqu'elle haussa une épaule, en un de ces gestes signifiants « Qu'est-ce que j'ai à perdre ? » dont les femmes ont l'exclusivité. Je montai les quelques marches et lui tins la porte. Se tournant de profil, elle passa si près de moi que je dus rentrer le ventre pour ne pas effleurer sa poitrine. (C'était peut-être ça, être *honnête*.) Tandis que la porte moustiquaire claquait derrière nous, je ramassai un pantalon de toile, un tee-shirt, plusieurs magazines et un carton vide ayant précédemment contenu un pack de bières et les balançai derrière deux plantes en pot, dont l'une était morte et l'autre à l'agonie. Vendredi posa son sac à dos en tissu d'astronaute argenté sur le plancher et s'installa sur le sofa jaune de forme arrondie. Croisant ses longues jambes fuselées, elle coinça ses orteils gauches derrière sa cheville droite et écarta les bras sur le dossier du canapé, ce qui fit ressortir ses seins sous son chemisier. Je poussai la clim un peu plus fort et m'esquivai dans le coin cuisine pour aller chercher deux Mexican Modelo fraîches. Je revins avec un plateau que je posai par terre.

« Vous avez oublié le décapsuleur, dit-elle.

— Pas besoin », répondis-je. Je fis sauter les deux capsules du bout des doigts – un truc que j’avais appris dans les badlands pakistanais, où les membres des tribus locales frottaient la pulpe de leurs doigts sur des rochers rugueux pour la rendre calleuse, puis ouvraient les bouteilles de bière avec le pouce et l’index afin d’impressionner les infirmières des ONG. Je rafraîchis deux chopes en les remplissant de glace pilée, jetai la glace et versai avec précaution la bière en prenant garde à ne pas la faire mousser. Puis j’en tendis une à Ornella Neppi.

« Avant, je buvais de la Guinness importée d’Irlande », fis-je remarquer en m’asseyant sur le coffre en bois face à elle, « mais je n’en trouve plus. Il y a plein de choses que je ne trouve plus. Parfois, je me dis que ça vient de moi, d’autres fois, que c’est un mal national. J’ai l’impression qu’on se contente de moins, maintenant – moins de bœuf dans les hamburgers, moins de service au restaurant, moins d’intrigue dans les films, moins de grammaire dans les phrases, moins d’amour dans les mariages. » Je levai mon verre. « Aux cautions judiciaires et aux garantes judiciaires, Vendredi. Santé. »

Elle détourna vite les yeux et se mordilla la lèvre inférieure. La souffrance qu’elle semblait réprimer la faisait ressembler à ces fragiles tasses à thé en porcelaine de Wedgwood craquelées que ma mère sortait pour les hôtes de marque. J’avais le sentiment que ma visiteuse se raccrochait du bout des doigts à quelque chose, mais à quoi ? Et j’avais le sentiment que, sans cette souffrance, cette fille aurait été trop belle pour être accessible.

« Bon, je veux bien boire aux cautions », acquiesça-t-elle finalement. Ce qu'elle ajouta sembla flotter sur un soupir : « Mais à la vérité, je ne fais pas toujours les choix judicieux. Santé. »

Dehors dans le camping, un long mobile home passa, remorqué par un camion au moteur diesel enrouté qui prit la direction de la nationale. « OK, alors éclairez ma lanterne. Que faites-vous quand vous ne garantissez pas les cautions, Vendredi ? » Je me mis à écraser une capsule métallique entre mes doigts, ramenant les bords vers l'intérieur.

« Les Marionnettes Suzari, ça vous dit quelque chose ? Apparemment pas. Mais il n'y a pas de raison. C'est moi, les Marionnettes Suzari. C'est ma troupe. J'ai étudié l'art de la marionnette en Italie et au Japon quand j'étais plus jeune, et monté ce théâtre ambulante – on se produit dans les écoles, les colonies de vacances, on fait des anniversaires privés et, quand on a de la chance, des émissions de télé pour enfants. Je m'habille en noir et actionne les pantins derrière la scène avec des baguettes. Au répertoire, nous avons Pinocchio et le nain Tracassin. Mais j'imagine que vous ne connaissez pas non plus le nain Tracassin. C'est le personnage qui transforme le lin en or en échange du premier-né de la jeune fille.

— Elle m'a l'air déprimante, votre histoire. »

Elle me regardait tordre la capsule de bière. « Contrairement à la vraie vie, elle finit bien, monsieur Gunn.

— Et vous arrivez à vivre de vos marionnettes ?

— Presque, mais pas complètement. Pour joindre les deux bouts, je fais aussi des spectacles de pantomime pour des an-

niversaires. » Elle donna un coup de pied dans le sac à dos en tissu d'astronaute. « Il est rempli de perruques, de lunettes rigolotes et de faux nez pour mes différents numéros. » D'un mouvement de la tête, elle montra la capsule de bière réduite à une sorte de boule. « Vous devez avoir une force incroyable dans les doigts pour faire ça. »

Je lui tendis la capsule. « Ce n'est pas de la force. C'est de la rage. »

Elle la soupesa au creux de sa paume. « Qu'est-ce qui vous met en colère comme ça ? Quelque chose que vous avez fait ? »

Je secouai une fois la tête. « Quelque chose que je n'ai pas empêché les autres de faire.

— Vous voulez bien préciser ?

— Non.

— Je peux la garder ? Pour me rappeler la puissance de la colère.

— Je vous en prie. »

Elle laissa tomber la capsule dans le sac argenté, coinça de nouveau ses orteils derrière sa cheville et, fronçant le nez, se mordit l'intérieur de la joue, ne sachant comment la jouer. Il n'est jamais facile de rencontrer des gens nouveaux, de décider qui on veut être avec eux. Le gentleman en moi décida de l'aider à franchir l'obstacle. « Laissez tomber le "monsieur". Appelez-moi Lemuel. »

Elle l'essaya pour voir s'il lui allait. « Lemuel. »

Je lui tendis la main. Elle libéra sa cheville et se pencha en avant pour la saisir. Elle avait la paume fraîche, la poigne

ferme. L'espace d'un instant qui parut soudain infini, c'était à moi qu'elle se raccrochait du bout des doigts. Honnêtement, je ne peux pas dire que cela me dérangeait.

« Vous allez très vite en besogne, murmura-t-elle.

— La vie est courte. Le but, c'est de la rendre douce. »
J'avais gardé sa main assez longtemps dans la mienne pour qu'une certaine gêne s'installe. Les profondeurs de ses yeux d'un vert d'algue étaient sur le qui-vive, comme si une alarme s'était déclenchée dans sa tête. Elle dégagea sa main de mon étreinte avec le naturel de quelqu'un qui a perfectionné l'art de maintenir une distance entre elle et les hommes, tout en heurtant le moins possible leur ego.

« La vérité, Lemuel, c'est que je suis dans le pétrin. »

D'une certaine manière, elle avait déjà l'avantage de la clairvoyance, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit de l'instruire. Nous sommes tous dans le pétrin, tout le temps, on est juste trop idiots pour s'en rendre compte. On devrait prendre exemple sur les dealers d'Hoboken qui, à vingt ans, vont aux pompes funèbres du coin et paient d'avance leur enterrement parce qu'ils n'ont aucun espoir d'atteindre la trentaine.
« Pourquoi moi ? lui demandai-je.

— Bon, eh bien voilà : je n'ai pas les moyens de m'offrir les services de ces détectives privés des grandes villes qui facturent à l'heure et accumulent les notes de frais. Les flics m'ont ri au nez quand je suis allée les voir. Ils ont autre chose à faire qu'à courir après des gens qui ne répondent pas à leur convocation au tribunal pour des délits relativement mineurs, et l'État est trop content d'encaisser l'argent de la caution.

La rumeur m'a dit qu'il vous arrivait d'accepter d'être payé au résultat...

— Et la rumeur vous a dit quoi d'autre ?

— Que vous aviez l'air jeune, mais parliez comme un vieux. Que vous aviez été un brillant enquêteur de la brigade criminelle du New Jersey, avant que la CIA vous persuade de devenir une sorte d'espion. Que vous ne vous répandez jamais là-dessus. Que vous avez été viré sans indemnité à la suite d'un incident en Afghanistan qui a été promptement étouffé. Que vous avez porté le chapeau pour avoir suivi des ordres sans pouvoir prouver qu'ils vous avaient été donnés. Que vous étiez un fouteur de merde dans une guerre déjà assez merdique sans vous. Que vous êtes venu dans l'Ouest pour travailler comme détective, afin de découvrir la manière de vivre à laquelle vous vouliez vous habituer. Que vous êtes un malin, un dur à cuire, que vous avez de la chance et ne vous découragez pas facilement. Que ce que vous faites, vous le faites bien, et que ce que vous faites mal, vous ne le faites pas. En d'autres termes, vous êtes contre l'idée que si une chose se doit d'être faite, elle se doit d'être mal faite.

— C'est une sacrée liste.

— J'ai aussi une cerise à mettre sur le gâteau : que vous facturez quatre-vingt-quinze dollars la journée les clients satisfaits, et les clients insatisfaits, zéro. Personne ne se souvient d'un client insatisfait.

— Vous pourriez chiffrer votre problème ?

— J'ai parié 125 000 dollars avec les économies de mon oncle que ce type se présenterait au tribunal. J'ai peur d'être en train de perdre le pari. Ça m'embête beaucoup.

— Juste par curiosité, vous voulez bien identifier la rumeur ? »

Elle m'adressa un autre de ces demi-sourires contrits. « Euh, il vaut mieux pas. Si je vous le disais, vous risqueriez de m'envoyer promener. C'est ce qu'a affirmé la rumeur. Elle a dit que vous lui en vouliez d'être trop disponible. Que, psychologiquement parlant, vous portiez des cols empesés et que vous aimiez les femmes qui aimaient les hommes qui leur tenaient la porte. Elle a dit que vous étiez né dans le mauvais siècle. »

L'histoire de Vendredi, la raison pour laquelle elle était venue frapper à la porte de ma caravane, sortit par bribes décousues, d'où je conclus qu'elle n'avait pas été apprise par cœur. Voici les bribes recousues : dix jours plus tôt, la police de Las Cruces avait arrêté un homme blanc répondant au nom d'Emilio Gava, pour une affaire de drogue. Apparemment des policiers en planque l'avaient surpris en train d'acheter de la cocaïne dans un bar. Après son arrestation, Gava avait eu l'autorisation de passer un coup de téléphone de la maison d'arrêt. Lors de la mise en accusation, le lendemain, un avocat en costume trois-pièces avait fait le déplacement depuis un autre État pour venir assurer sa défense. Vendredi décrit l'avocat, appelé R. Russell Fontenrose, comme l'homme le plus laid qu'elle avait jamais rencontré. Il avait rejeté l'offre de négocier un accord pour une réduction de peine et plaidé non coupable, alors que son client avait été pris la main dans le sac, comme on dit. Le juge, irrité de voir un avocat chic à

la barre, avait fixé une caution massue : 125 000 dollars. C'est alors qu'une femme que Vendredi avait prise pour la compagne de Gava était venue la trouver avec les titres de propriété d'un appartement dans les Jardins à l'Est d'Eden.

« Vous pouvez la décrire ? demandai-je.

— Je ne suis pas très douée pour décrire les gens, répondit Vendredi.

— Essayez. »

Ses paupières se fermèrent pendant qu'elle fouillait sa mémoire. « Elle faisait à peu près ma taille et mon gabarit, et avait les cheveux blonds avec une frange.

— Et ses yeux ? Les femmes remarquent toujours les yeux des autres femmes.

— La seule fois où je l'ai vue, dans le bureau de mon oncle après la mise en accusation, elle portait des lunettes noires. » Vendredi me regarda de nouveau. « Lemuel, que savez-vous des subtilités de la garantie de caution ? »

Je dus admettre que mes connaissances en la matière auraient pu tenir dans un dé à coudre.

« Bon, je vous explique en deux mots. Les garants de caution judiciaire ont besoin d'un nantissement pour toute caution de plus de 5 000 dollars. Si le nantissement est un bien immobilier, ils exigent que sa valeur nette, c'est-à-dire ce qu'il vaut une fois déduit le montant du crédit s'y rattachant, soit deux fois supérieure au montant de la caution. Un bien appartenant en propre à l'accusé n'est pas éligible, mais là, le titre de propriété était au nom de la femme, Jennifer Leffler. Elle a présenté des justificatifs fiscaux montrant que l'appartement

était évalué à 375 000 dollars et libre d'emprunt, et que les impôts fonciers et locaux avaient été payés pour l'année. Elle a réglé d'avance et en liquide notre commission pour l'obtention de la caution. J'ai donc payé la caution. Emilio Gava et Jennifer Leffler sont montés dans un véhicule utilitaire et ont mis les voiles.

— Tout ça me paraît réglo, dis-je. Où est le problème ? »

Vendredi frotta sa chope de bière fraîche contre son front comme pour refouler une migraine. « Le procès aura lieu dans deux semaines. Avant-hier, mon oncle m'a demandé si j'avais vérifié les titres de propriété auprès du cadastre. Je suis nouvelle là-dedans – j'ai honte d'admettre que ça ne m'avait pas effleuré l'esprit. Mon oncle m'a donné le nom de l'employé à contacter. »

Je voyais où son histoire menait. « Les titres étaient faux.

— J'ai appelé au numéro personnel que m'avait laissé Emilio Gava : je suis tombée sur un message préenregistré disant que la ligne avait été coupée. J'ai pris la route 70 pour me rendre aux Jardins à l'Est d'Eden et voir l'appartement correspondant au titre de propriété. D'après le concierge, Gava le louait à une certaine Compagnie d'investissement immobilier d'Albuquerque, qui en est propriétaire. L'appartement en question se trouve dans un de ces lotissements qui paraissent pousser comme des champignons...

— Avec mini-centres commerciaux, minigolf et terrains de tennis multisurface intégrés. Je connais.

— L'appartement Gava-Leffler était plongé dans le noir. Apparemment, ils ont plié bagage et il ne se présentera pas au

procès. Écoutez, je me rends compte que ça revient à chercher une aiguille dans une botte de foin, mais je me suis dit que vous pourriez essayer... »

Elle laissa sa phrase en suspens. Je désignai sa chope d'un coup de menton. Elle fit non de la tête. Je réfléchis à son problème, et au mien. Voici ce que je dis : « Les chances de retrouver un fugitif en deux semaines et de le ramener devant le tribunal sont minces. » Voici ce que je ne dis pas : j'avais toujours les mêmes problèmes de trésorerie, et les factures s'amoncelaient. L'été approchant, la climatisation d'*Il était un toit* nécessitait une petite révision. Ma Studebaker d'époque avait besoin de quatre rechapages et d'une nouvelle suspension. Kubra, l'orpheline afghane que j'avais adoptée, finissait sa première année dans un institut universitaire en Californie qui me coûtait 5 500 dollars par an en frais de scolarité, plus 2 500 dollars pour l'internat. Et puis il y avait Vendredi elle-même, penchée en avant sur le canapé, qui massait distraitemment la cheville d'un de ses pieds nus. Touché par cette femme en porcelaine de Wedgwood craquelée, dont la fêlure avait besoin d'être réparée, je m'entendis dire : « Pourquoi pas ? »

Son visage s'illumina, et j'eus un aperçu de ce à quoi elle aurait pu ressembler sans le poids du monde sur ses épaules. « Vous essaieriez ? »

— Je ne garantis pas les résultats. »

Elle fourra la main dans son sac à dos d'astronaute et en sortit un article découpé dans les dernières pages du *Las Cruces Star* à propos de l'arrestation, de la mise en accusation et de la libération sous caution du dénommé Emilio Gava. Il y était

présenté comme un homme d'affaires à la retraite. « Dommage qu'ils n'aient pas publié de photo, dis-je.

— Un photographe du *Star* en prenait sur les marches du tribunal, dit Vendredi. Mais ils ont dû trouver que Gava n'était pas un assez gros poisson pour publier son portrait. »

Je lui fis reprendre point par point sa rencontre avec Emilio Gava et Jennifer Leffler, en notant les tailles et les poids, les âges et les couleurs de cheveux, en notant les lieux, les dates, les noms des juges, des huissiers et des autres membres du tribunal. Je recopiai l'adresse de l'appartement de Las Cruces marquée sur le faux titre de propriété. J'inscrivis les différents numéros de téléphone et adresses où joindre Vendredi : son oncle gérait sa compagnie dans un bureau au premier étage d'un immeuble de brique des années 1930, tout près du tribunal de Las Cruces ; Ornella Neppi, quant à elle, vivait dans un immeuble avec jardin des années 1950 au nord de Las Cruces, à la lisière de Dona Ana, et les Marionnettes Suzari étaient domiciliées dans une camionnette Ford d'occasion et disposaient d'une boîte postale à Dona Ana.

Je refermai d'un coup sec mon carnet à spirale. Vendredi se leva. « Puis-je utiliser les commodités, Lemuel ? »

Je n'avais aucune idée des commodités dont elle parlait. Ma confusion dut se lire sur mon visage parce qu'elle soutint mon regard et dit : « Bon, j'ai envie de faire pipi, quoi.

— Ah, euh, désolé. Je suis un peu lent, parfois. » Je la conduisis aux toilettes à l'arrière de la caravane, puis passai dans la chambre afin de me changer. J'enfilai un pantalon de toile défraîchi, un tee-shirt effiloché mais pratique et mes bas-

kets sans chaussettes. Je ramassais les chopes vides quand Vendredi revint des commodités, entre guillemets, semblant plus délectable encore qu'un champ de chèvrefeuille sauvage.

« C'est une sacrée caravane que vous avez là, Lemuel. Le grand luxe. Tout ce placage en acajou, le carrelage italien... où l'avez-vous trouvée ?

— Je l'ai achetée à une vente, après la faillite d'un studio de cinéma de Hollywood. Personne n'en voulait parce qu'elle était trop grosse, j'imagine. On m'a dit qu'elle avait été fabriquée exprès pour Douglas Fairbanks Jr. dans les années 1930, quand il tournait *Le Prisonnier de Zenda* en décors naturels. Je crois que c'est la première caravane tout aluminium jamais conçue. Et très chic, avec ça. Ce qui explique, entre autres, ce que vous appelez les commodités et que j'appelle les toilettes.

— Ça vous plaît, de vivre dans une caravane ?

— Quand on s'installe en banlieue, on est entouré d'inconnus. Quand on s'installe dans un camping, on vit en famille. »

Je raccompagnai Vendredi dehors et l'escortai sur le sentier jusqu'à la route. « C'est quoi, cette manie de marcher pieds nus ? lui demandai-je.

— J'adore le sable. J'adore la terre. La Terre avec un grand T. J'ai peur de la quitter. J'ai un besoin superstitieux de sentir la force de gravité sous mes pieds. Ça me rappelle que je suis reliée à la terre. »

J'examinai son visage. Elle ne plaisantait pas. « C'est une superstition inhabituelle, fis-je remarquer.

— Oh, je partage aussi les superstitions habituelles. Le nombre treize, par exemple. J'angoisse quand on est treize à table, je ne mets pas les pieds au treizième étage d'un immeuble, même s'il est rebaptisé quatorzième, je ne marche pas sur une 13e avenue, je ne roule pas sur une autoroute 13 et je ne prends pas l'avion le 13 du mois. »

Avec cette souplesse d'ordinaire associée aux chats, Vendredi glissa ses sandales à ses pieds puis pencha la tête de côté et me dévisagea pendant un instant. « Bon, je crois que je suis contente de vous avoir rencontré, Lemuel, dit-elle finalement.

— Vous n'en êtes pas sûre ? »

Elle secoua la tête d'un petit mouvement rapide, et ses lèvres fitzgeraldiennes esquissèrent une moue maussade. « Non, je ne suis pas sûre. » Soudain, un nuage passa sur ses traits et elle parut refouler des émotions. Elle ressemblait à ces femmes modernes en butte à l'éternel problème de savoir comment se donner généreusement tout en préservant une partie de soi au cas où le don n'aurait pas les résultats escomptés. « Bon, quand on rencontre quelqu'un pour la première fois, on ne sait jamais qui il est, n'est-ce pas, Lemuel ? On sait seulement qui il prétend être devant vous.

— Ce qui révèle déjà des choses importantes. » Je me raclai la gorge. « Je vous appelle.

— Oui, c'est vrai. » Elle fronça les sourcils. « D'accord, appelez-moi. » Elle monta dans la vieille camionnette Ford garée à l'ombre d'un pin à pignons et agita la main par la vitre ouverte en s'éloignant. Je suivis la Ford des yeux jusqu'à ce

qu'elle s'engage sur la nationale et se perde dans la circulation. Pourquoi avais-je le sentiment que quelque chose d'important venait de se passer ? Je pris le râteau posé contre l'arbre et, retournant vers *Il était un toit*, suivis les empreintes de ses pieds nus sur le sentier en ratissant le sable au passage. C'était un truc que m'avait appris un collègue israélien à Peshawar : les Israéliens ratissaient le sable autour de leur camp tous les soirs puis l'inspectaient à l'aube pour y chercher des empreintes.

« Eh, Gunn ? C'est moi, ta fille, Kubra Gunn, ta progéniture adoptive. »

Je retirai mes baskets et installai ma longue carcasse musculieuse sur le canapé jaune. Les mains croisées derrière la tête, le téléphone coincé entre mon oreille et la cicatrice qu'avait laissée un éclat d'obus sur mon épaule droite, j'avais un large sourire béat plaqué sur mon visage béat. « Bon sang, ça me fait plaisir d'entendre ta voix, Kubra.

— Et moi la tienne, Gunn. »

Depuis que ma fille était partie étudier en Californie, son coup de fil était devenu un rituel du dimanche matin, moment où les communications longue distance coûtaient le moins cher. Grâce à mon intervention auprès d'un ancien ambassadeur des États-Unis à Kaboul, Kubra avait fait partie des quelque trois cents réfugiés afghans autorisés à venir en Amérique. Elle s'était inscrite à l'institut universitaire sous le nom figurant sur son certificat de citoyenneté américaine,

Kubra Ziyayee, mais à ses profs et à ses camarades de classe, elle s'était présentée sous celui de Gunn, ce qui m'avait chatouillé aux larmes. C'est ainsi qu'elle s'annonçait également quand elle téléphonait le dimanche, et elle prononçait le patronyme avec une certaine intensité belliqueuse, comme si de nombreux sentiments inexprimés s'y attachaient. Je saisisais le message et il me réchauffait le cœur, une partie de mon anatomie avec laquelle je semblais perdre le contact.

« Comment s'est passée ta semaine, jeune fille ?

— J'ai super bien réussi mon exam de biologie et j'ai décroché un petit boulot chez un vétérinaire qui s'appelle Cunningham. Ce n'est pas grand-chose – je nettoie après le passage de nos clients chiens et chats –, mais j'ai un pied dans la place et ça fera bien dans mon dossier quand j'essaierai d'entrer à l'école vétérinaire. Ça ne fera pas de mal non plus à nos finances. Jusqu'à nouvel ordre, je pourrai me passer du chèque que tu m'envoies tous les mois. M. Cunningham m'a promis de me laisser regarder par-dessus son épaule pendant les opérations. Et toi, quoi de neuf, Gunn ? Tu n'as tabassé personne depuis l'épisode du flic à moto de Santa Fe ? Franchement, je ne vois pas pourquoi tu n'as pas pu laisser les mains en évidence comme il te le demandait. »

Je l'avais instruite, c'est ce qu'on fait avec les gens qu'on aime. « Ce qui m'a gêné, ce n'est pas ce qu'il a dit, c'est la façon dont il l'a dit.

— Il l'a dit comme un flic qui récite ce qu'il a appris par cœur. Tu l'as échappé belle, sur ce coup-là. »

Je ne pus que sourire. « Pour répondre à ta question, je me suis enfin résolu à vidanger la fosse septique.

— Tu menaçais de le faire depuis Noël. Et côté boulot, toujours rien en vue ?

— Il se trouve que si. Une jeune femme, garante de caution judiciaire, est venue m'exposer son problème. Elle a payé la caution d'un type arrêté au moment où il achetait de la cocaïne. Elle est certaine qu'il a fichu le camp. Elle perdra 125 000 dollars s'il ne se présente pas à son procès.

— Et toi, tu gagnes un peu d'argent si tu réussis à l'y conduire. Elle ressemble à quoi, la damoiselle en détresse ? »

J'éclatai de rire. « Tu ne vas pas le croire : elle a des dents de lapin, le cheveu filasse, elle louche, elle zozote et elle boite.

— Tu te fiches de moi, Gunn. Ce n'est pas le genre de papillon qui tourne autour de ta flamme. Mais pas de bêtises, hein ? Je ne veux pas que tu prennes de risque ou que tu te retrouves dans une situation impossible. Tu m'as adoptée, mais moi aussi, je t'ai adopté. Tu es le seul père adoptif que j'ai.

— Ne t'inquiète pas, tu ne me perdras pas.

— Ouais. Bon. Hum. » Je l'entendis chasser le chat anxieux qu'elle avait dans la gorge. « J'ai rencontré un mec. »

Je reposai les pieds par terre et me redressai. « Quel mec ? Est-ce que... ?

— Est-ce que quoi ?

— Tu sais quoi. Bon sang, Kubra, est-ce que tu couches avec lui ?

— Oh, mais qu'est-ce qu'ils ont, les pères adoptifs, à voir leurs filles adoptives comme des vestales intouchables ? La ré-